

Autour de quelques traductions et imitations  
du théâtre français publiées à Bologne  
de 1690 à 1750

(Continuazione e fine)

Le 25 janvier 1719 Antoine Zaniboni publie « Agamemnon », tragédie en cinq actes, qu'il dédie au marquis Orsi.

La scène est à Mycènes. On croit qu'Agamemnon est mort et sa femme Clytemnestre, sous le spécieux prétexte que le peuple veut se donner un maître, va s'unir à Egisthe. Son fils Oreste voudrait épouser l'esclave Cassandre ; mais elle s'oppose énergiquement à ce mariage. Tout à coup on apprend le retour d'Agamemnon. Le roi pour punir l'infidélité de son épouse fait emprisonner Egisthe et veut exiler Clytemnestre qui par son mariage projeté aurait usurpé la couronne à son fils : en réalité il ne veut qu'épouser son esclave Cassandre. Oreste vient demander grâce pour sa mère et dévoiler son amour pour Cassandre.

Pour se défaire d'un rival Agamemnon lui ordonne d'accompagner Clytemnestre dans son exil. Cassandre refuse la main d'Agamemnon ; mais elle finit par consentir à ce mariage uniquement pour soustraire Oreste qu'elle aime à la vengeance de son père. Ce consentement n'est qu'apparent : aux pieds de l'autel elle enfoncera un poignard dans le sein d'Agamemnon et puis elle tournera l'arme contre elle-même. Sur ces entrefaites Clytemnestre vient proposer à Cassandre de fuir ensemble, et comme celle-ci refuse disant que cette fuite serait inutile vu qu'Agamemnon pourrait facilement la rejoindre, elle l'accable de reproches : si Cassandre veut demeurer à Mycènes c'est qu'elle veut usurper la couronne ce qui constitue le plus grand affront qu'on puisse lui faire. « Ma » ajoute-t-elle, « per prevenire la vergogna di ve-

dervi incoronata, mille morti segnaleranno quest'orrido giorno » (1) et elle court ouvrir la prison d'Egisthe. Tout est prêt pour la cérémonie.

Agamemnon vient chercher son esclave qui, nouveau Joad, a une vision et prédit ce qui va arriver : « Gli Dii » s'écrie-t-elle « vogliono terminare la mia non meno che la tua vita.... In questo momento... vai a vedere... la tua grandezza rovesciata; e traditi i tuoi disegni. Io lo proveggo, lo veggo e ne gioisco; io mi compiaccio nel tuo sangue sparso di vedere la vendetta di Troia, e questo giorno fortunato mi riempie di giubbilo.... Ma è poco che la tua morte mi abbia pienamente vendicato; Clytemnestre medesima col mezzo di un enorme misfatto verrà ad unirsi all'ombra tua insanguinata... veggo tuo figlio spaventato, errare per ogni parte » (2).

Cette prophétie ouvre les yeux à Agamemnon qui renonce à ce mariage pour céder Cassandre à son fils Oreste. Mais il est déjà trop tard. Avant que Clytemnestre ait pu révoquer l'ordre qu'elle lui avait donné, Egisthe assassine Cassandre aux pieds de l'autel ; Agamemnon lui aussi tombe sous les coups des conjurés et la reine épouvantée de son oeuvre « tombe évanouie sur ce tas de cadavres ».

Il suffit de cette courte analyse pour découvrir les sources auxquelles Zaniboni a puisé. Au 1<sup>er</sup> acte il suit de très près la Phèdre de Racine. Agamemnon, tout comme Thésée, est depuis longtemps absent de ses Etats, au point que le peuple le croit mort et que sa femme estime que le moment est venu de rendre légitime une passion coupable. Tout à coup on apprend son retour. Clytemnestre, qui comme Phèdre, n'est pas

de ces femmes hardies

Qui goûtant dans le crime une tranquille paix  
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais (3)

(1) Acte IV, sc. 6.

(2) Acte V, sc. 2.

(3) Phèdre, A. III, sc. 3.

songe à s'exiler. « Si fugga, si parta, si vada lungi da questa Reggia, da questi Stati, da questo clima... D'un così nero attentato, non posso concepire sufficienti rimorsi; e le mie agitazioni faran palese... » (1).

Elle finit cependant par se rendre aux conseils de sa confidente Doride qui lui fait remarquer, comme Enone à Phèdre, que cette fuite serait la meilleure preuve de sa culpabilité.

Le reste de la tragédie, on l'aura déjà remarqué, n'est, quant aux situations du moins, qu'une reproduction de l'Andromaque de Racine. Les personnages ont, eux aussi, un lien de parenté très étroit avec ceux d'Andromaque. Lors de la destruction de Troie, Oreste ne put prendre part au combat; il était en bas âge et sa mère ignorait

qu'aux âmes bien nées  
La valeur n'attend pas le nombre des années (2).

Mais maintenant qu'il aime Cassandre, il n'y a rien dont il ne soit capable. Animé d'un regard de la femme qu'il aime il peut, comme Pyrrhus « faire sortir Troie de sa cendre » et « faire régner le fils là où la père a régné » (3). Et comme Cassandre repousse ses avances pour ne pas attirer sur lui la vengeance d'Agamemnon il lui répond d'une voix entrecoupée par les sanglots « qu'elle est plus cruelle envers lui que tous ses vainqueurs ensemble » et se décide à quitter sa patrie « pour suivre son aveugle destin et aller mendier la mort » (4).

Cassandre tient beaucoup d'Andromaque et un peu aussi d'Emilie. Andromaque refuse la main de Pyrrhus pour rester fidèle à la mémoire d'Hector; Cassandre refuse celle d'Agamemnon pour ne pas rompre les nœuds sacrés qui la lient aux dieux. Mais

(1) A. I, sc. 5.

(2) « J'aurais combattu, dit-il, si ma mère dans son amour excessif ne m'eût retenu, et ne connaissant pas bien les grandes âmes, n'eût cru que la valeur dépend des années ». A. IV. sc. 2.

(3) A. IV, sc. 2.

(4) Ibidem.

l'une et l'autre ont toujours présents à leur mémoire les horreurs de la destruction de Troie:

ANDROMAQUE: Dois-je oublier Hector privé de funérailles  
Et traîné sans honneurs autour de nos murailles?  
Dois-je oublier son père à mes pieds renversé  
Ensanglantant l'autel qu'il tenait embrassé.....  
Figure-toi Pyrrhus.....  
Sur tous mes frères morts se faisant un passage (1).

Cassandre: « Lasciami al pensiero de' miei fratelli svenati... suggerisci alla mia memoria il cadavere ancor fumante di Ettore trascinato all'intorno delle mura di Troia... suggerisci Astianatte lanciato dall'alta torre, e me stessa, con sacrilega violenza, tolta agli altari strettamente abbracciati » (2).

Avant de prendre une décision elles s'en vont consulter l'une l'ombre de son époux, l'autre les dieux mêmes. Mais tandis qu'aux pieds des autels Andromaque se contentera de trancher le fil de ses jours, Cassandre, et c'est en ceci qu'elle ressemble à Emilie, veut « pour apaiser et les dieux et son sang qui crient vengeance, enfoncer un poignard » dans le sein d'Agamemnon et puis tourner l'arme contre elle-même. Comme « l'adorable furie » de Corneille elle savoure déjà sa vengeance: « Che piacere! Sacrificare il vincitore, il distruttore di Troia, ed il mio persecutore; con un colpo che finirà la mia miseria, spedir l'ombra di Agamennone all'ombra del mio gran padre, ed andare io stessa agli abissi ad offerirmi a' miei Avi, dopo d'averli vendicati » (3).

Agamemnon est un personnage plus insignifiant peut-être que les autres. Plus encore que Pyrrhus il se plaint de l'ingratitude des Grecs à son endroit; il soutient que Cassandre lui appartient parce que le sort la fit tomber entre ses mains et personne, par conséquent, n'a le droit de la lui disputer, et lorsque, à la suite des malheurs que lui prédit sa captive, il ouvre enfin les yeux et cède sa conquête à son fils, il s'écrie comme Pyrrhus qu'il se

(1) *Andromaque*, A. III, sc. 8.

(2) *Agamemnon*, A. II, sc. 1<sup>a</sup>.

(3) Ibidem, A. IV, sc. 5<sup>a</sup>.

rend à lui-même, et ajoute : « ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai vaincu et commencé de régner ».

Je trouve aussi deux tragédies chrétiennes inspirées évidemment par la Théodore de Corneille : *La femme forte* ou *Suzanne la Romaine* par Fabrice Nanni et *Suzanne vierge et martyre* par Joseph Berneri (1).

C'est surtout dans la seconde que l'on trouve l'influence de Corneille. Pour se venger de Suzanne, Maximin va employer les armes dont Marcelle s'était déjà servie contre Théodore : il a appris que la jeune chrétienne n'a rien d'aussi précieux que sa virginité, et il prend la résolution de la violer. Mais au moment où il va mettre son projet à exécution un ange descend du ciel, une épée à la main et le chasse de la chambre où la sainte est enfermée.

En 1693 le florentin Simon Grassi donne une tragi-comédie (2) qui n'est, à très peu de chose près, que la reproduction de *Mithridate*.

Nous sommes au Maroc. Liraspe de retour d'une expédition en Italie, présente à son souverain, Roger et sa fille Cléonibe qu'il a fait prisonniers en Calabre. Le sultan Axala est frappé de la beauté de la jeune princesse et veut, sans tarder davantage, s'en faire une seconde épouse. Il se heurte à un refus obstiné ; pour le vaincre il fait enfermer Roger dans un cachot et ici notre auteur se souvient d'Andromaque : Cléonibe peut le sauver ; il suffit pour cela qu'elle accepte la main que lui tend son maître ; dans le cas contraire il mourra. Albensais, le fils du sultan s'est, lui aussi, épris de la jeune captive qui répond à sa flamme. Axala s'aperçoit de leur amour et fait emprisonner son fils. Dans un monologue qui rappelle les stances du *Cid*, Cléonibe s'excite à la vengeance : elle réussit à pénétrer dans la prison de son amant qu'elle fait échapper en corrompant les geôliers.

(1) Le sujet en est le même. Suzanne qui a fait vœu de virginité refuse la main de Maximin, fils de l'Empereur Dioclétien et est décapitée.

(2) *Il Roggero*, sovrano della Calabria, opera tragicomicamorale di Simone Grassi fiorentino, accademico fra gl' infecondi di Roma, in Bologna per il Longhi.

Albensais court se mettre à la tête des ennemis de son père et vient délivrer Roger. Axala que la trahison de son fils met au désespoir se passe l'épée au travers du corps.

Joseph Fiuvizani de Lucques écrit une tragi-comédie intitulée : « *L'Invidia carnefice di se stessa* ». Elle porte la date de 1607. Mais il y a tout lieu de croire que c'est là une faute d'impression, car elle est munie de l'imprimatur du Cardinal Jacques Boncompagni qui, comme nous l'avons déjà dit fut archevêque de Bologne de 1690 à 1731.

Dans une courte préface l'auteur s'exprime en ces termes : « J'ai puisé le sujet de cette tragi-comédie dans *Amalante*, pièce traduite du français. Mais si vous avez occasion de la lire vous la trouverez bien différente de la mienne car j'y ai ajouté pas mal d'incidents et un rôle comique... ».

Pour ne pas ennuyer le lecteur je renonce à faire une analyse, même sommaire, de cette tragédie ; disons tout simplement que c'est une suite de situations romanesques et invraisemblables et qu'elle se recommande par un fort mauvais goût.

Quant à la comédie j'ai bien peu de chose à dire. Après la très savante étude de M. Toldo (1) on pourrait répéter avec La Bruyère : « tout est dit ». Je désire cependant attirer l'attention du lecteur sur trois comédies : *L'Ignorant présomptueux* de J. P. Zanotti, les *Esprits chimériques* du chanoine E. M. Zanotti, et le *Misanthrope marié par hasard* de Rucellai.

*L'Ignorant présomptueux* (2). La comédie est dédiée au Père D. Giampietro Riva. Dans la dédicace l'auteur commence par dire comment il fut amené à écrire cette comédie. Eustache Manfredi ne cessait de l'exhorter à aborder le genre comique et allait même jusqu'à lui proposer le sujet : il avait une servante tellement avare qu'on eût pu l'appeler *l'avarice personnifiée*, et pour faire une bonne pièce il eût suffi de l'étudier d'un peu près sans rien changer à son caractère.

(1) L'Oeuvre de Molière et sa fortune en Italie.

(2) *L'Ignorante presuntuoso*. Commedia di Giampietro Cavazzoni Zanotti in Bologna, per Lelio Dalla Volpe, 1743.

Mais Zanotti n'avait jamais su se décider au point que Manfredi mourut sans que la comédie fût encore ébauchée. Peu de temps après la servante suivit son maître dans la tombe, et notre auteur se décida alors à mettre sur la scène l'ignorant présomptueux. Il expose ensuite sa théorie sur la comédie. Dans la peinture de ce caractère, dit-il, j'ai tâché de ne pas trop charger la nature, mais de la reproduire aussi fidèlement que possible. Il est vrai, que si j'eusse chargé un peu mes teintes, ma comédie exciterait davantage le rire de l'auditoire, mais elle serait inutile car les spectateurs ayant sous les yeux un défaut exagéré n'y retrouveraient pas leurs travers, et personne ne se corrigerait <sup>(1)</sup>.

Et un peu plus loin il ajoute qu'on ne doit pas imiter les auteurs comiques qui mettent sur la scène des caractères tellement dénaturés qu'il est impossible de les retrouver parmi les hommes <sup>(2)</sup>.

Quant au style, il est d'avis que si celui « de la tragédie doit être grave mais naturel et n'être enrichi que des ornements qui conviennent au langage des personnes graves et de qualité, celui de la comédie doit être humble, vulgaire et propre aux gens du peuple ».

J'ai cru devoir exposer la théorie de Zanotti sur la comédie parce que, au fond, c'est celle de Molière lui-même. « Lorsque vous peignez des héros », fait-il dire à Dorante dans la Critique de l'Ecole des Femmes, « vous faites ce que vous voulez. Ce sont des portraits à plaisir où l'on ne recherche pas de ressemblance..... Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre

<sup>(1)</sup> Nell'imitare questo carattere, con la mira (dirò così per farla anch'io da gran barbassoro) più di giovare, che di fare il buffone, ho procurato di non caricar la natura soverchiamente, ma di ritrarla, quant'ho potuto, in modo che l'arte non apparisca, acciocchè lo spettatore, per così dire, si scordi del poeta, e ciò che sente e va succedendo, lo attribuisca al recitante che lo rappresenta, il quale anch'egli dee la cosa rappresentare in guisa, che recitante non si dimostri; ma sembri quella cotal persona, che di essere fa sembante; non ho voluto, dissi, caricar troppo la natura, perchè quantunque così facendo la gente per le risa sganasiasse, niuno però si correggerebbe, conciossiacchè nel difetto troppo caricato, non ravvisando le proprie magagne, del rimedio non si valerebbe ».

<sup>(2)</sup> « (non bisogna imitare) que' comici, che spingono il difetto a segno, che alcun non i può trovare, che tale lo abbia, e così niuno dalla commedia trae profitto ».

d'après nature. On veut que les portraits ressemblent, et vous n'avez rien fait si vous n'y faites reconnaître les gens de votre siècle » <sup>(1)</sup>. Pour ce qui est du style est-il nécessaire de rappeler qu'un des plus grands reproches que l'on fait à l'auteur du Misanthrope c'est précisément de n'avoir pas soigné la forme et de faire parler à ses personnages le langage qu'on parlait aut Pont-Neuf?

Du reste l'auteur lui-même, nous apprend qu'il a choisi Molière pour modèle. Dans une lettre qu'il lui écrivait de Lugano le 3 février 1743, le P. Giampietro Riva lui disait: « Se non vi fusse gravato di farla copiare, io l'avrei fatta poi rappresentare codesta vostra commedia a questo Carnevale, la quale penso che sia lavorata su'l modello del gran Molière, che è il solo di quegli che ho letto che mi piaccia, e credo che debba piacere a tutti » <sup>(2)</sup>. Et Zanotti de lui répondre le 4 mars de la même année: « Appunto Molier (sic) mi par quell'original che voi dite, ma nelle sue buone opere e non in certe buffonesche cose che hanno più della commedia italiana che altro » <sup>(3)</sup>.

S'il faut en croire le P. Riva notre poète fondait de grandes espérances sur cette comédie. Voici ce que le bon religieux lui écrivait le 25 mars 1743 « Il vostro *Ignorante presuntuoso*, com'io certamente credo, sarà ben'accolto e ammirato dal pubblico come sono state e sono tutte le cose vostre, e sì maggiormente io credo poichè, come scrivete di questa commedia voi siete contento e ve ne compiaccete più forse che de l'altre opere vostre, e oltre a questo voi siete di natura ancor più eccellente per le cose burlesche; come lo mostrano e i vostri capitoli bernieschi e molte vostre lettere e'l conversar istesso, dove vi piaccia scrivere e parlar con lepidizza e gioco » <sup>(4)</sup>.

Mais quand il l'a lue il ne cache pas sa désillusion. « La commedia m'è parsa bella e massime per l'elocuzione nitida,

<sup>(1)</sup> Critique de l'Ecole des Femmes, sc. 7.

<sup>(2)</sup> Lettere di D. Riva a G. P. Zanotti. Ms. B. 1651. Bibl. com.

<sup>(3)</sup> Lettere di Zanotti a D. Riva. Ms. B. 382. Bibl. com.

<sup>(4)</sup> Ms. cit.

elegante e varia.... Quanto all'invenzione io non so se ugualmente sarà applaudita. Il nostro mondo avvezzo al gusto di Molière che carica molto i caratteri del ridicolo e n'empie le farse, forse della vostra non rimarrà del tutto soddisfatto, perchè infatti mi pare un pò liscia e minuta ed ha poco del mirabile » (1).

On ne saurait en moins de mots porter un jugement plus exact sur la pièce de Zanotti.

L'intrigue n'existe pas. Un jeune homme de bonne famille, mais aussi ignorant qu'il est présomptueux va se marier. Pendant qu'on fait les derniers préparatifs pour la cérémonie on apporte à Cléandre, c'est le nom du héros, un paquet qu'il se hâte d'ouvrir dans l'espoir d'y trouver quelque rare présent. Mais il n'y trouve qu'une tête d'âne et cela suffit pour qu'il ne soit plus question de mariage.

On pardonnerait aisément à l'auteur une comédie aussi mal construite, si en revanche on y trouvait des portraits tracés de main de maître; mais les caractères sont à peine ébauchés.

Cléandre veut envoyer un madrigal à la femme qu'il aime; mais ne pouvant le composer lui-même vu qu'il ne sait ni lire, ni écrire, il est obligé de s'adresser à un poète de profession. Celui-ci compose le madrigal, et notre jeune ignorant veut y faire plusieurs corrections. Selon lui le mot « *Madonna* » n'est pas assez noble et ne saurait convenir qu'à une blanchisseuse; le mot « *crini* » ne peut être employé qu'en parlant de chevaux et au poète qui lui fait respectueusement observer que Pétrarque lui-même l'a plusieurs fois employé dans ses sonnets à des dames de qualité il répond sans plus de façon « Pétrarque n'est qu'un bouffon ».

Il commande un tableau à un des plus célèbres peintres de la ville et comme un bras de la personne que ce tableau représente est plus long que l'autre, (il l'a mesuré lui-même) il le fait corriger par un autre peintre. L'artiste a beau se fâcher et dire

(1) Ms. cit.

que le tableau avait été fait selon les règles de la perspective. Le peintre, lui répond Cléandre d'un air doctoral, doit prendre les mesures comme un simple tailleur. « Du reste, ajoute-t-il, je ne me connais pas en perspective, mais je sais bien que si j'avais un bras plus court que l'autre de tout cela, je ferais rire le monde. On me prendrait pour un estropié ou un manchot quand même je soutiendrais que si je suis ainsi bâti c'est parce que ma mère m'a fait selon les règles de la perspective » (1).

Cela, avec une rapide énumération des dernières et plus importantes découvertes de la science que le jeune présomptueux qualifie de contes en l'air, devrait suffire pour nous donner le portrait accompli d'un ignorant présomptueux.

Nous n'avons en réalité qu'un développement de la sentence de Mascarille: « Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris » (2).

Tous les autres caractères sont, eux aussi, empruntés aux comédies du Maître. Ersilia est une *femme savante* de la pire espèce: elle abhorre le mariage. Son plus ardent désir serait de pouvoir suivre le conseil d'Armande à sa soeur Henriette:

Loin d'être aux lois d'un homme en esclave asservie  
Mariez-vous ma soeur à la philosophie.

Dieu nous garde de vous parler de mariage, lui dit sa servante Dorine qui la connaît à fond; mieux vaudrait vous parler de chancre et de fistules. Vous voudriez lire du matin au soir tout comme si vous deviez devenir une femme docteur (3).

(1) Non so di prospettive ma i' so bene  
Che se m'avesi un braccio in questo modo  
Corto più di quest'altro, io farei  
Rider la gente com' uom storpio e monco,  
Nè gioverebbe il dir, che così sono  
Perchè mia madre mi fè in prospettiva.

(2) *Les Précieuses ridicules*, sc. 10.

(3) Il parlarvi d'amore, oibò, oibò;  
Meglio è parlar di cancheri e di fistole.  
Vorreste, e solo questo è il vostro amore  
Leggere tutt-di, nè mai far altro  
Come se aveste a farvi dottorare.

A. I, sc. 2.

Malheureusement sa famille ou plutôt la société ne lui permet pas de vivre comme bon lui semble et veut lui imposer les « bas amusements » dont parle Armande.

« Il faut que nous vivions au gré des autres.... nous sommes obligées, si nous ne voulons pas nous enfermer pour toujours dans un monastère, de nous marier et de prendre le mari qu'on nous impose. Moi qui aurais une si grande envie de m'instruire, je devrai me soumettre à la coutume établie, et ne m'occuper que de choses viles et basses » (1).

Dorine voit les femmes savantes du même oeil que Chrysale; elle est même plus sévère envers elles, car tandis que le bon bourgeois consent à ce qu'une femme ait des clartés de tout pourvu qu'elle n'ait pas

l'ambition choquante,  
De se rendre savante afin d'être savante

elle estime que les personnes de son sexe n'ont été créées que pour mettre au monde des enfants, et « qu'elles en savent assez » si elles savent comment s'y prendre pour cela (2).

Zanotti n'a garde d'oublier l'avare: il nous le présente dans la personne de Geronzio, l'oncle de Cléandre. S'il fallait l'en croire l'amour ardent que nous sentons pour une femme se réduirait à un simple feu de paille lorsque cette femme est devenue notre épouse. Mais les richesses, ajoute-t-il, persistent et elles seules sont capables de faire le bonheur des hommes. Olympe, la fiancée de Cléandre, n'ayant pas de dot, n'est donc pas la

(1) Vivere ci bisogna a modo altrui....  
Bisogna che noi ci chiudiam per sempre  
Entro di un chiostro, o che prendiam marito  
E a modo altrui. A. I, sc. 1.

Io poi che certamente avrei avuta  
Volontà di studiar quant'altri, e apprendere  
Io son nata una donna, perchè debba  
Badar, secondo il pazzo umor degli uomini  
A cose solamente vili e basse. A. I, sc. 2.

(2) E pur le donne sono assai sapute  
S' elle sanno far figli, e sol per questo  
E non per altro, i' credo, che sien fatte. A. I, sc. 2.

femme qu'il faut à son neveu. Du reste elle a tous les défauts; légère, présomptueuse, autoritaire, elle voudra, une fois mariée, vivre à sa guise et permettra qu'on lui fasse la cour.

Mais dès qu'on lui apprend que sa future nièce apporte quinze mille écus et une propriété de valeur à peu près égale, les défauts qu'il lui trouvait disparaissent comme par enchantement, et il s'écrie tout joyeux: « Trois mille écus et une belle propriété sont une bonne aubaine pour notre famille ». Il trouve lui aussi que cet argument fait taire tous les autres et il est bien aise de consentir à ce mariage pourvu qu'on fasse les noces en cachette ce qui leur épargnera à tous l'ennui d'inviter les amis: il est bien de l'école d'Harpagon. Ajoutons pour en finir avec l' *Ignorant présomptueux* que la comédie serait incomplète si nous n'y trouvions pas le poète pédant et ridicule. Nous avons déjà vu que Cléandre s'adresse pour un madrigal à un faiseur de vers de profession. Le madrigal vaut la peine d'être cité textuellement:

Non è lavoro umano  
Madonna, il viso vostro,  
Ma dal balcon sovrano  
Sceso è per igemmar il secol nostro.  
Avete ne' bei crini  
Cento miniere d'oro  
E ne la bocca chiudete un tesoro  
Di perle e di rubini.  
Ond'io che sono avaro  
D'un mesuglio sì raro  
Ho ben ragione s'io sospiro e moro.

A coup sûr ni Vadius, ni Trissotin n'eussent mieux fait.

« *Les esprits chimériques* » (1). L'auteur nous déclare lui-même dans la préface, que dans cette comédie l'intrigue n'existe pas: il se contente de mettre les personnages en face l'un de l'autre sans un prétexte quelconque, car cela lui suffit pour nous faire comprendre combien est grand « le grain de folie » que ces personnages « ont dans la tête ». La pièce pourrait avoir

(1) ERCOLE MARIA ZANOTTI. *I chimerici*: commedia presa dal francese. Ms. B. 259. Bibl. com.

pour sous-titre *une galerie de portraits* ou mieux encore *une collection de détraqués*. C'est bien en effet des maniaques dans le vrai sens du mot que Zanotti nous présente.

Nous trouvons tout d'abord Esperia, la Bélise des *Femmes savantes*, qui croit l'univers prosterné à ses pieds. Écoutons-la. « On compterait plutôt les feuilles des forêts, les grains de sable de la mer et les étoiles du firmament, que le nombre infini de ceux qui sont morts d'amour pour moi. Je crains que quelque amant n'ait ordonné en mourant de me servir à table son coeur pour me nourrir. Mon père fier de ma beauté se compare aux dieux ». Mais tant de grâces ne laissent pas de faire son tourment : elle ne peut consoler un soupirant sans mettre le coeur d'un autre à la torture, au point qu'elle se demande avec tristesse si l'on doit désirer une beauté aussi grande que la sienne, et à la fin elle s'accuse en pleurant à son père de tout le mal qu'elle a fait involontairement et supplie le Ciel de ne pas appesantir sur elle son bras vengeur.

Son père Alcidone ne le lui cède en rien ; son plus grand embarras est celui de trouver un mari à ses trois filles, vu que tous ceux qui demandent leur main lui semblent posséder les qualités nécessaires pour s'en faire des gendres. « Si le prétendant est vieux, dit-il, il ne manquera pas d'expérience. Si c'est un beau jeune homme ma fille en sera bien aise, s'il est laid, la nuit il n'y paraît rien. S'il est jovial il pourra égayer ma vieillesse ; s'il est sérieux il sera prudent. S'il aime les rixes cela prouve qu'il a du courage ; s'il est timide il fuira les querelles ». N'est-ce pas là le délicieux couplet d'Eliaute sur les illusions de l'amour :

La pâle est au jasmin en blancheur comparable  
La noire à faire peur une brune adorable...

Les *précieuses* y sont dignement représentées. Melissa a lu les exploits d'Alexandre le Grand et est devenue tellement amoureuse de lui qu'elle croirait commettre une profanation si elle laissait germer dans son coeur un amour dont l'objet ne serait pas son

idole. Elle le cherche partout et a vers lui de tels élancements que si la comparaison n'était trop hors de propos je dirais qu'elle ressemble à une S<sup>te</sup> Thérèse se fondant d'amour devant son époux Jésus. Sa soeur Sestiana n'est pas arrivée à ce degré d'ascétisme ; elle se contente d'être *une femme savante*. Avec Amidoro, un poète de l'espèce de Trissotin, elle discute la fameuse règle des trois unités qu'elle trouve ridicule et propose un sujet tragique chargé de tant d'incidents qu'on pourrait en faire deux ou trois pièces pour le moins.

Amidoro, comme nous venons de le dire, est un descendant direct de Trissotin ; comme son illustre ancêtre il « accouche » à la moindre occasion de sonnets pédants et ridicules qui font « pâmer » Filidano. Amidoro célèbre la beauté d'une déesse, et la lecture de ce sonnet touche à ce point le coeur de Filidano qu'il tombe éperdûment amoureux d'elle et s'écrie tout ému : « On dit communément que les yeux sont la porte par où entre l'amour ; désormais il faudra dire que les yeux ont cédé le pas aux oreilles ». Comme Melissa il cherche partout l'ardent objet de ses vœux sans, hélas, arriver jamais à le trouver.

*Il misantropo a caso maritato o l'orgoglio punito*, commedia in cinque atti par Jules Rucellai.

L'action se passe à Florence dans le musée du protagoniste.

Alceste est un jeune florentin qui a fait ses études à Pise. De retour dans sa ville natale, il cède, quoiqu'il n'ait aucune inclination au mariage, aux charmes de Doralice, une coquette qui ne tarde pas à l'abandonner pour répondre aux témoignages d'amour que lui prodigue le marquis de la Source. Alceste irrité se retire dans son musée et jure non seulement de ne plus se marier, mais de ne voir plus personne.

C'est en vain que son oncle Pandolfo, recourt s'il ne se décide à se marier, à la menace de le déshériter : le jeune homme tient bon, au point que Pandolfo, un homme déjà mûr, prend la résolution d'épouser lui-même Doralice. Mais il arrive trop tard : la belle coquette à qui son père avait posé le dilemme : ou le

mariage ou l'entrée dans un couvent précipite son union avec le marquis de la Source. En même temps, Alceste fatigué de lutter contre sa destinée et contre son oncle veut en finir avec la vie. Il est sur le point de mettre son projet à exécution lorsqu' Elise, la servante de Doralice, accourt et, miracle de l'amour ! ils se jurent, séance tenante, un amour éternel. Tout semble fini lorsque, tout-à-coup, Doralice arrive épouvantée et raconte en pleurant à son père qu' à peine arrivée à sa nouvelle demeure des agents de police ont entouré sa voiture et arrêté son brillant époux. Le prétendu marquis de la Source n'était qu'un vulgaire malfaiteur qui, à Naples, avait assassiné son maître dont il avait pris le nom et la fortune.

Remarquons tout d'abord que la comédie de Rucellai est, pour ainsi dire, la suite de celle de Molière. Quand le poète français est arrivé à faire toucher du doigt à son misanthrope l'infidélité de Célimène, l'action finit. L'Alceste de Rucellai au contraire, se présente à nous après avoir fait lui aussi, la douloureuse constatation et s'écrie d'un air presque triomphant que désormais il est guéri de cette maladie qui s'appelle l'amour (1).

Dans le prologue l'auteur, après avoir exposé le sujet, avertit l'auditoire que la comédie est originale ; il n'a aucunement imité le Misanthrope français, et les spectateurs pourront en juger eux-mêmes quand la pièce sera finie (2). Du reste, ajoute-t-il, le

(1)

. . . . E come quei  
Che in porto mira l'orrida tempesta  
Con occhio indagator, gode in vedersi  
Lungi al periglio ; or la catena istessa,  
Che pendea dal mio piè, lieto rimiro,

A. II, sc. I.

(2)

È nuova la Commedia. E che tidete !  
Io m'aspettava già questo susurro ;  
E che doveste rinfacciarmi tosto,  
Esser gran tempo, che la Francia seppe  
Osar la prima effeminar lo spirito  
De' Misanthropi . . . .

. . . . Ancor non voglio  
Farvi risposta infin che la Commedia  
Non abbia corso tutt' il circo intiero,  
Or credete, ch' è nuova a chi vel dice.

génie italien n'est pas si pauvre qu' il doive recourir à l'imitation des étrangers (1).

Je ne trouve, en effet, presque aucune ressemblance entre les deux misanthropes. L'Alceste de Molière a juré une haine effroyable à ses semblables parce qu' ils sont faux. Cette haine, il est vrai, est si générale qu' elle s'étend au genre humain tout entier :

je hais tous les hommes :

Les uns parce qu' ils sont méchants ou malfaisants,

Et les autres pour être aux méchants complaisants.

A. I, sc. i.

et les différents incidents de la pièce, l'affaire du sonnet, la perte de son procès, l'infidélité de Célimène ne font qu'échauffer encore davantage sa bile au point qu' il prend la résolution de se retirer dans un désert.

Mais sa misanthropie s'en tient là. Vu que des âmes franches et généreuses comme lui ne peuvent vivre au milieu de la société où tout repose sur la fausseté et le mensonge, ce qu' il y a de mieux à faire pour un homme de bien, c'est de fuir la société. Au reste il n'a garde de maudire l'humanité ; j'oserai même dire que sans s'en douter peut-être, il continue à l'aimer.

L'Alceste de Rucellai, comme l'a fait remarquer M. Toldo, est de beaucoup plus noir. Il ne se contente pas de dire avec son devancier que l'espèce humaine est « une espèce maligne, misérable, insolente » et que si les hommes n'existaient pas non seulement la terre ne connaîtrait pas les crimes, mais elle serait plus pure et plus innocente (2) ; il veut prendre des airs de philosophe et de philosophe pessimiste.

(1)

L' Italo genio non è estinto ancora  
Che debba mendicar l'aure di vita  
Fin nell' arte di pace in stranio lido,  
Per ritornare al suo diritto antico.

(2)

sarebbe quest' immenso spazio  
Senza delitti ; e forse illustre albergo  
Di sostanze più pure, ed innocenti,  
Com' era un dì, pria che l' umana schiatta  
Tutto servir facesse al suo capriccio

A. II, sc. I.

Hélas! s'écrie-t-il, l'homme est malheureux; sa vie n'est qu'une mort continuelle; les objets qui l'entourent ne lui parlent que de la mort et la vie n'est qu'une folie. Tout nous trompe ici-bas et le plaisir lui-même « naît et meurt dans la douleur (1) ». Et comme si cela ne suffisait pas, il n'hésite pas à s'écrier avec Brutus: « Vertu tu n'es qu'un mot » (2).

Mais ne nous y trompons pas; ce pessimisme n'est qu'à la surface; il se réduit à de simples déclamations convenues. Cela est si vrai que quand il est sur le point de se suicider il suffit qu'Elisa se présente à lui, qu'elle fasse semblant de vouloir se donner le coup que lui-même n'a pas le courage de se donner; qu'elle lui dise qu'elle est malheureuse autant et peut-être plus que lui, et enfin qu'en le regardant elle éprouve « un piacere improvviso » pour que, comme par enchantement, ce pessimisme disparaisse et qu'il se décide au mariage. Nous n'avons donc, à y regarder de près qu'un désenchanté comme il y en a tant; un romantique un peu précoce, un ancêtre des « pleurnichards à nacelle ».

Doralice non plus n'a pas beaucoup de points de contact avec Célimène. Celle-ci est une femme du monde qui veut briller et avoir une cour d'admirateurs. Elle y réussit du reste à merveille grâce à sa beauté et à son esprit incomparable. Mais elle n'est ni méchante ni perverse. Doralice au contraire veut, elle aussi, briller dans le monde, mais elle a de plus un fond de méchanceté.

(1) Pur troppo è ver, l' uomo è infelice....  
 Dal momento ch'ei nasce egli incomincia  
 Tosto a morir: tutti gli oggetti intorno,  
 Col continuo cangiar, li sono agli occhi  
 Trista immagin di morte...  
 Già comincio a scuoprirmi entro il cuor mio,  
 Veggio alfin, che la vita è una follia,  
 Che tutto è inganno, ed il piacer istesso  
 Nasce e finisce nel dolore.

A. II, sc. 2.

(2) ... . . . Un nome vano  
 È l' istessa Virtù ch'altri superbo  
 Lungi al periglio inutilmente vanta.

A. V, sc. 3.

Quand elle a pu se convaincre que tous ses efforts pour former à sa manière l'esprit d'Alceste sont inutiles, au lieu de se contenter de planter là son amoureux pour prodiguer à d'autres ses sourires elle prend un malin plaisir à torturer le coeur qui l'a sincèrement aimée (1).

Ce n'est pas à dire que Rucellai ne doive presque rien à Molière; loin de là. L'influence du grand maître est manifeste en maints endroits de la pièce.

Pandolfo, par exemple, nous est bien connu: c'est un proche parent d'Harpagon. Celui-ci veut que sa fille épouse « le seigneur Anselme, un homme qui n'a pas plus de cinquante ans », parce qu'il a de grands biens, et surtout parce qu'il s'engage à la prendre « sans dot ». C'est là une occasion « qu'il faut vite prendre aux cheveux ».

Peu importe le reste. « Il faut qu'une fille obéisse à son père, dit Valère. Il ne faut pas qu'elle regarde comme un mari est fait; et lorsque la grande raison de *sans dot* s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne » et Harpagon de s'écrier tout joyeux: « Bon! Voilà qui est bien parler cela! » (2). C'est sa théorie à lui et il n'eût certainement pas manqué de l'exposer à sa fille si elle eût fait un autre accueil à son projet de la marier au seigneur Anselme. De même aussi Pandolfo veut que son neveu épouse Doralice parce qu'elle a une dot capable d'enrichir trois familles entières. « C'est une occasion de roi; advienne que pourra » (3). Tout le reste, la naissance de la jeune fille, son caractère, ses moeurs et ses habitudes, n'a donc aucune importance.

(1) (penso solo a) farmi un giuoco  
 Lo schernir questo Diogene feroce  
 E render la sua botte oggi il teatro  
 Dell'amorose fole

A. III, sc. I.

(2) *Avare*, A. I, sc. IX.

(3) (Certo)  
 Io son, che ho scelta un' occasione da Re,  
 Seguane ciò che può; questa Ragazza  
 Porta seco un tal ben, da far beate  
 Tre case almen, non che la nostra.

A. II, sc. III.

Toutes les femmes se valent; s'il y a une bonne dot, l'homme sensé ne doit rechercher ni un grand nom, ni la beauté, ni la bonté (1). Il est un autre trait encore qui nous prouve qu'en esquissant le caractère d'un avare, Rucellai avait sous les yeux le modèle de Molière. Ce n'est pas pour s'enrichir qu'Harpagon prête de l'argent à des intérêts exorbitants, mais, le croirait-on, pour obliger le monde.

« La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes lorsque nous le pouvons » (2). Pareillement si Pandolfo pratique l'usure, il le fait pour faire le bien. Les intérêts, dit-il, sont le moindre de ses soucis; il les exige afin que le débiteur ait un motif de plus de faire des économies ce qui lui permettra de payer ses dettes lesquelles sont la ruine des familles les plus riches (3).

Ajoutons que notre héros n'est pas sans avoir quelque lien de parenté avec le Sganarelle du *Mariage forcé*. L'un et l'autre veulent se marier pour avoir un héritier. Leur âge, il est vrai, est plutôt avancé; mais qu'à cela ne tienne. Écoutons-les plutôt.

Sganarelle. « Ne parlons point de l'âge que je puis avoir; mais regardons seulement les choses. Y a-t-il homme de trente ans qui paraisse plus frais et plus vigoureux que vous me voyez? N'ai-je pas tous les mouvements de mon corps aussi bons que jamais? et voit-on que j'aie besoin de carrosse ou de chaise pour marcher? » (4).

(1) (So) Che la moglie alla fin dev'esser donna;  
E a fè, s'è donna, e moglie, una val l'altra;  
Onde vi torno a dir, che quando è ricca,  
Nulla deve importare a chi ha giudizio,  
Se sia di schiatta illustre, o della plebe;  
Se bella, o brutta, se malvagia, o buona.

A. II, sc. III.

(2) *Avare*, A. II, sc. II.

(3) PANDOLFO Tra' pensieri miei  
Questo (il frutto) è il minore: io prendo l'interesse  
Sol perchè il debitore abbia presente  
Il merito del danar, principio e fine  
Di ciò ch' il mondo muove; abbia un motivo  
Di più, oltre il dover di risparmiare,  
Per renderlo più presto, e torni un giorno  
Dal debito, ch' al fine è la rovina  
Delle case più ricche.

*Misantropo*, A. I, sc. II.

(4) *Le Mariage forcé*, A. I, sc. II.

Pandolfo: « Je suis né un peu trop tôt, il est vrai; mais je suis encore frais et vigoureux. Dieu merci, je ne sens pas encore le poids des années et dans mes veines coule encore un sang chaud (1).

Nous avons déjà dit que Doralice ne ressemble pas beaucoup à Célimène; par contre elle est bien de la famille des *Précieuses* et des *Femmes savantes*. Comme les habituées de l'Hôtel de Rambouillet elle semble vouloir mener ses soupirants à travers toute la carte du royaume de *Tendre*. « Je ne veux pas me marier », dit-elle, « pour ne pas perdre le plaisir de faire souffrir tant d'âmes aimantes » (2) et si Alceste se fût résigné à n'être jamais qu'un soupirant timide et jaloux sans songer au mariage, peut-être n'eût-elle pas rompu si brusquement et si cruellement avec lui. Il est vrai qu'elle se décide à épouser, et sans trop de tergiversations le prétendu Marquis de la Source qu'elle connaît à peine; la raison en est, comme nous l'avons déjà dit, que son père lui avait nettement posé le dilemme: ou le mariage ou l'entrée au couvent, et, dit-elle, de deux maux il faut choisir le moindre ». Si elle préfère le nouveau venu à Alceste, c'est que celui-ci a un peu trop les humeurs du bon Chrysale; il estime que le premier devoir d'une bonne épouse c'est de s'occuper de son ménage et de ses enfants (3), tandis qu'en digne émule de Cathos et de Madelon et d'une manière générale de toutes les lectrices de romans, elle a la tête pleine des exploits des héros (4).

(1) PANDOLFO . . . . . Son nato presto,  
È ver, ma forte mi ritrovo e sano;  
E grazie al Cielo, io dell'età il peso  
Non sento ancora. Il sangue nelle vene  
Freddo affatto non è . . . . .

*Misantropo*, A. I, sc. II.

(2) Perdere il bel piacer d'esser tiranna  
Di tant'anime amanti. A. I, sc. VI.

(3) ... (un uomo)  
Che sogna tra i doveri della sposa,  
Il primo quello di pensare a' figli,  
alla casa, alla serva ed al lavoro.

(4) (Amo) Gli Orlandi, gli Amadis e i Ruggieri  
E chi gli ammira, e chi gli imita.

Voilà pour les caractères.

Nous avons encore d'autres preuves qui nous permettent d'affirmer sans hésitation que notre auteur a largement puisé dans les comédies de Molière.

Pour se venger d'Alceste, Doralice lui fait écrire par le marquis de la Source un billet qu'elle a probablement dicté elle-même, et conçu à peu près en ces termes. « Je viens d'apprendre que vous avez l'intention de ne plus épouser Doralice parce que je l'aime. Je tiens à vous déclarer que si cela est, il faudra que vous vous mesuriez avec moi » (1).

C'est ce qui était déjà arrivé au pauvre Sganarelle. Quand il a pu se convaincre que Dorimène, n'est pas la femme qu'il lui faut, il se dégage lui aussi de la parole qu'il avait donnée et Alcidas vient lui annoncer tout bonnement qu'il faut « qu'ils se coupent la gorge ensemble ».

Enfin le moyen auquel a recours Rucellai pour confondre l'orgueil de Doralice, est le même que celui dont s'était déjà servi Molière pour couvrir de confusion Cathos et Magdelon: ils déguisent en marquis le premier un assassin, le second deux laquais.

Ajoutons pour en finir, qu'il n'est pas jusqu'à certaines réparties qui ne nous fassent sentir l'influence de Molière; je n'en citerai qu'une seule. Alceste soutient que le mariage est la plus grande folie que l'homme puisse jamais faire et qu'aussi longtemps qu'il sera libre il sera heureux. Son valet Crispin lui répond que si ses parents eussent été de la même opinion, lui-même n'existerait pas et l'espèce humaine ne tarderait pas à disparaître (2).

N'est-ce pas là la réponse de la spirituelle Henriette à sa soeur Armande qui l'exhorte à se marier à la philosophie ?

(1) A. II, sc. 5.

(2)

Ma se così gli padri nostri un giorno  
Avesser fatto, non saremmo, e 'l mondo  
Già finito saria.

Misanthropo, A. II, sc. 1.

Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez  
Si ma mère n'eût eu que de ces beaux côtés;  
Et bien vous prend ma soeur que son noble génie  
N'ait pas toujours vaqué à la philosophie (1).

On l'aura certainement remarqué déjà, toutes ces imitations n'ont aucune valeur littéraire. On ne saurait y chercher ni une fine étude psychologique ni même tout simplement les qualités du style. Comme l'a dit Masi dans son étude sur Albergati, et c'est par là que je conclus « à cette époque on voulait se franciser le plus possible et ceux qui avaient la prétention de savoir écrire offraient au public des productions littéraires qui ressemblaient aux chefs-d'oeuvre de la littérature française comme la statue d'un bossu ressemble à l'Apollon de Belvedere ».

A. DE CARLI

### Alcune antiche Rime tratte dal cd. A. 322 della Biblioteca dell'Archiginnasio di Bologna



SONO tredici Strambotti, che la fortuna o il caso m'ha posti innanzi e che qui pubblico, come *documenti effettivi* (2) dell'antica poesia popolare italiana. Seguono tre Sonetti, che nella mente, forse, di chi li scrisse avevano qualche pretesa, ma nessuna ne hanno in questa mia modesta pubblicazione. Stanno lì, se mai, a dimostrare come e quanto il nostro glorioso volgare suonasse fuori dei confini di Toscana sul volgare del sec. XIV; onde ciascuno dia loro quel valore storico e quell'importanza lette-

(1) Femmes savantes, A. I, sc. 1.

(2) Devo la frase a Vittorio Cian, il quale la tolse, a sua volta, al Rubieri, e l'appropriò ad alcune Ballate e Strambotti del sec. XV, da lui scoperti in un codice della Biblioteca Comunale di Treviso e pubblicati in *Giornale Storico della Letteratura Italiana*, Vol. IV (1884), pp. 1-55. Quelli del nostro codice hanno, in confronto, il pregio di una maggiore antichità.